

Les sentiers battus Quelques notes sur le coureur des bois

William S. Messier

Volume 53, numéro 3 (295), avril 2012

Les régions à nos portes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, W. S. (2012). Les sentiers battus : quelques notes sur le coureur des bois. *Liberté*, 53(3), 27–37.

LES SENTIERS BATTUS

Quelques notes sur le coureur des bois

You are a runner
And I am my father's son
WOLF PARADE

1.

Nous sommes le 4 février 2010. Je rencontre Bock devant son appartement à 18 h 15 précisément. Il s'étire la jambe droite en ramenant son genou contre sa poitrine avec ses mains, mais, après avoir constaté que je ne m'arrête pas et que je compte entamer illico le parcours parce qu'on ne niaise pas — c'est par en avant que ça s'en va —, il acquiesce subtilement en inclinant un peu la tête et part comme une balle de winchester.

— Salut, mon homme, lui dis-je, alors qu'on approche déjà de l'intersection d'Henri-Bourassa et de Saint-Hubert. Qu'est-ce qui se passe de bon ?

Ça fait moins de trente secondes que nous courons et je vois déjà du frimas sur mon foulard, qui est plutôt un triangle de laine synthétique — une sorte de bandeau de hors-la-loi western en polar acheté

chez MEC. Bock a la barbe assez longue pour que le froid tarde à se rendre à sa peau. La mienne est fraîchement rasée, maudit. Dans peu de temps, la sueur, la morve et la condensation de mon souffle me feront une moustache de gelée glaciale et j'aurai beau l'essuyer, il ne lui faudra que quelques dizaines de secondes pour se régénérer.

— Pas grand-chose, on essaie d'avancer ça.

« Ça », c'est le recueil de nouvelles sur lequel il travaille, plutôt que de plancher sur un mémoire de maîtrise autour du doute en création littéraire. Nous brûlons notre lumière rouge pour éviter de nous arrêter et devoir sautiller comme des guerriers Massaï frigorifiés.

Depuis que j'ai lu *Atavismes*, qui est apparu sur les tablettes environ un an après cette course, je ne vois plus mon ami Raymond Bock de la même façon. Il est passé de l'homme normal qui en arrache, comme tout le monde, qui se retrouve à la fin de la vingtaine avec à peu près tout ce que les gens de la vingtaine traînent en eux, à une sorte de bête littéraire mystérieuse. Pour le dire simplement, je le considère désormais comme un coureur des bois.

De mon côté, c'est *Épique*, mon premier roman, que j'essaie de terminer au moment de notre rencontre. Si Bock a l'air de bien progresser dans l'écriture, c'est tout autre chose pour moi : depuis quelque temps, je tourne en rond. Nos discussions m'aident beaucoup à trouver mes repères. Le jogging nous unit d'autant plus qu'il nous force à mettre nos voix au diapason. Nous fonçons dans l'obscurité froide à pas rythmés.

2.

Il ne fait aucun doute que plusieurs monuments de l'histoire du continent américain — là où, selon la formule de Ralph Waldo Emerson, « *the young men were born with knives in their brain*¹ » — se sont construits à coups de haches, de crosses d'armes à feu et de couteaux. Pionniers, trappeurs, coureurs des bois et autres gueux condamnés à vivre en cette terre hostile ont dû user de débrouillardise, de cran et de stratégie pour survivre aux réalités d'un territoire qu'ils n'avaient pas nécessairement choisi. Pourtant, contrairement à l'imaginaire violent associé à la conquête du territoire américain de nos voisins du Sud, les racines aventurières et violentes de notre pays semblent avoir longtemps été remplacées par des récits de survivance communautaire et de triomphe de la civilisation sur la nature.

1. Ralph Waldo Emerson cité dans David Leverenz, « *The Politics of Emerson's Man-Making Words* », *PMLA*, vol. 101, n° 1, janvier 1986, p. 38.

L'aventurier, ce nihiliste insubordonné et individualiste², n'a ressurgi dans l'identité québécoise qu'après la Deuxième Guerre mondiale, avec l'essor des idées progressistes et universalistes qui ont mené à la Révolution tranquille.

Le coureur des bois, selon Louise Vigneault, s'enfonce dans le continent pour s'affranchir de l'autorité sous toutes ses formes. Il rompt avec la société en éclosion pour trouver une forme d'autodétermination dans la nature. Tirillé entre le mouvement et l'enracinement, le coureur des bois cristallise bien l'esprit d'un temps où chaque nouvelle génération est appelée à repousser la frontière. Le Nouveau Monde est à la fois un territoire à occuper et un lieu où les possibilités de se renouveler ou de s'épanouir ailleurs semblent infinies. Le paradoxe du coureur des bois veut qu'il oscille constamment entre ces deux pôles.

Dans la nouvelle « L'autre monde », Bock donne la parole à un coureur des bois à l'agonie, attendant la noirceur et le départ des guerriers Tsonnontouans qui viennent de massacrer ses acolytes. Marqué d'une violence à glacer le sang, le texte montre bien le statut de ces exclus et solitaires que sont les coureurs des bois dans la colonie : « Les années ont passé, les forts ont poussé et, quand le père Dupas s'est finalement fait trancher la jugulaire par un Neutre qui voulait venger son fils mort dans sa morve deux heures après son baptême, on était déjà loin dans la forêt infinie, coureurs des bois depuis des lustres, pour toujours qu'on s'était dit. » (p. 28) Quelque chose dans ce vœu d'exil me rappelle les innombrables *rambling men* qui sillonnent le territoire nord-américain depuis Étienne Brûlé jusqu'à William T. Vollmann. Les aventuriers d'*Atavismes* sont désengagés, les affaires du fort arrivent à eux comme de lointains échos dans la forêt infinie. Pour les colons, le choc entre la nature et la civilisation ne peut qu'être violent, et le coureur des bois de Bock montre bien que ceux qui s'en sortent doivent effectivement être nés avec quelques couteaux dans la cervelle.

L'échec de cette troupe d'aventuriers décimée, comme les frasques des voyous débiles de la nouvelle « Carcajou » qui le précède, crée au début du recueil un traumatisme qu'on arrive mal à surmonter. Violence et nihilisme, voilà peut-être les fameux atavismes

2. Louise Vigneault, « Le pionnier : acteur de la frontière » dans Gérard Bouchard et Bernard André (dir.), *Mythes et sociétés des Amériques*, Québec Amérique, Montréal, 2007, p. 298.

que l'auteur semble vouloir rappeler. Au cœur de notre histoire s'élève cette figure controversée du coureur des bois qui ouvre les sentiers aux colons et qui connaît bien le péril qui les y attend.

3.

Dans *19 couteaux*, Mark Anthony Jarman survole l'imaginaire canadien et nord-américain en y faisant ressortir çà et là les déchets inusités du patrimoine. On trouve dans le recueil de l'auteur canadien le même télescopage de l'intime et du national, de l'immédiat et de l'historique, que dans celui de Bock. Or, un des moments forts du recueil présente le récit frénétique d'un fossoyeur employé par l'armée du général Custer, dont le régiment se fait massacrer par une coalition de tribus amérindiennes lors de la célèbre bataille de Little Big Horn en 1876. Dans un rythme effréné, le filou canadien que les Orangistes auraient chassé de Fort Garry, comptoir de la Compagnie de la baie d'Hudson, décrit son parcours rocambolesque à travers les États-Unis avec Calamity Jane, jusqu'aux bataillons du général Custer dans les Black Hills.

« Creuse des tombes ou crève³ », dit le narrateur de Jarman. Pour attester la violence de l'Ouest, Mark Twain écrivait dans les années 1870 que les vingt-six premières tombes du tout premier cimetière de l'État de la Virginie appartiennent à des hommes qu'on aurait assassinés⁴. Visiblement, un fossoyeur n'y manquait pas d'ouvrage.

4.

Bien qu'il n'y ait qu'une seule histoire comportant de véritables coureurs des bois dans *Atavismes*, j'aime l'idée d'élargir cette figure à l'ensemble des protagonistes du recueil. Plusieurs incarnent au moins une facette du mythe, c'est-à-dire l'immersion comme technique d'adaptation à son milieu. Les coureurs des bois de Bock, en effet, auront beau se promettre mutuellement qu'ils resteront toujours solidaires, la forêt infinie les isole toujours plus. Et ils se retrouvent presque toujours seuls pour braver les périls de la nature.

En ce sens, la stratégie principale du coureur des bois consiste à être en parfaite symbiose avec son environnement. C'est un homme solitaire qui, pour survivre à la sauvagerie, doit « [s]'intégrer au décor comme un lièvre, [...] devenir un rocher, ne pas respirer plus

3. Mark Anthony Jarman, *19 couteaux*, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal, Les Allusifs, 2009, p. 87.

4. Mark Twain, *Roughing It*, New York, Pocket Books, 2003, p. 260.

fort que ne le ferait le vent et souffrir en silence, comme les arbres qu'on perce de nos projectiles ». (p. 35) Au-delà de la morosité qu'ils semblent partager, ce qui lie les protagonistes, c'est la nécessité de faire corps avec leur environnement, et, la plupart du temps, l'échec de leur tentative.

5.

Bock fait de la rencontre entre la nature et la civilisation un combat déterminant pour l'identité québécoise. Dans les faits, il en résulte que la nation ne connaît aucun ancrage dans le territoire et est affaire de langage, de politique. Bock s'en prend principalement à la quête identitaire de l'homme, qui finit par lui aliéner son propre territoire. En d'autres mots, à trop vouloir maîtriser l'environnement autour de lui, dans l'optique de se bâtir un pays digne de ce nom, l'homme courrait à sa perte.

6.

La biographie de Thomas Fortin, que l'auteur Damase Potvin désigne comme « le dernier de nos coureurs de bois⁵ », relate une quantité de drames survenus en forêt dans la première moitié du siècle dernier. En 1940, un trappeur découvre dans une cabane du Labrador les cadavres de trois hommes, morts après onze semaines sans nourriture. En 1933, un chasseur métis trouve un adolescent à moitié inanimité, n'ayant survécu qu'en se nourrissant des restes de son frère aîné, mort d'épuisement et de faim. En guise d'explication pour ces malheurs, Potvin rapporte ensuite les propos de Thomas Fortin, voulant que la survie en forêt dépende d'une connaissance accrue des cycles du gibier selon le territoire et la saison. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il ne suffit pas de savoir chasser, pêcher et se bâtir un abri pour se débrouiller en forêt. Pour y survivre, la nature exige qu'on la connaisse dans ses plus infimes secrets.

7.

La plupart des histoires de Bock s'ouvrent ou se terminent sur la figure de l'homme englouti par son environnement. « Dauphin », récit de confession amoureuse et de malaise existentiel, se clôt sur l'image du narrateur enseveli dans son appartement, durant une tempête de neige.

5. Damase Potvin, *Thomas : Le dernier de nos coureurs de bois*, Québec, Garneau, 1945, 272 p.

« En plus de votre lecture de la semaine, allez toucher à un arbre, sentez bien l'écorce sous la paume, ramassez une poignée de gravier près de ses racines. Prenez-en une bouchée. » (p. 138) Voilà ce que François, le protagoniste du « Pont », aurait aimé dire à ses étudiants. Ne faire qu'un avec la nature : l'idée semble remplir d'espoir cet enseignant d'histoire au secondaire. L'immersion comme unique voie de salut. Dans son suicide imaginaire, après s'être jeté dans une rivière, François se dissoudrait en milliards de particules, traversant la planète du Groenland à l'océan Indien : pluie tombant sur des partisans ouzbeks qui acclament leur nouveau président ou eau dans les verres offerts à des marathoniens à Tunis, puis s'écoulant parmi les rebus d'Alcan et « tombant en retard dans la bouche ouverte d'un plaisancier à la dérive au large des Açores ». (p. 147) Pour le jeune homme moderne, le salut passe par la nature.

Il n'y a pas si longtemps, c'est Nicolas Langelier qui en remettait, avec son récit *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles* (Boréal, 2010). Son héros quitte les affres d'une vie citadine nombriliste pour se ressourcer et plonger dans la nature :

Si vous avez bien suivi les étapes décrites tout au long de ce livre, le sentier que vous suiviez débouchera alors sur une sorte de petite clairière inondée de soleil. Vous vous dirigerez en son centre. Impulsivement, vous vous étendrez par terre, sur le dos. Le ciel sera d'un bleu vibrant. Vous fermerez les yeux et sentirez la chaleur du soleil sur votre visage. Derrière vos paupières, des points lumineux danseront sur un fond orangé, comme des électrons autour d'un noyau, comme les molécules d'acides aminés dans la sève des arbres, comme les globules blancs dans votre sang⁶.

Enfin, le personnage d'une des nouvelles de Mark Anthony Jarman est carrément « ressuscité » par dame Nature. En l'attaquant au moment où il s'apprête à ingérer une quantité nocive de pilules assorties, un puma déjoue sa quête suicidaire en réveillant ses instincts. « Le puma m'a chassé de la pente, des pins et de la térébenthine et m'a ramené à la vie⁷. »

8.

Je ne peux m'empêcher de penser que nous ferions des coureurs des

6. Nicolas Langelier, *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*, Montréal, Boréal, 2010, p. 218.

7. Mark Anthony Jarman, *op. cit.*, p. 164.

bois assez pitoyables, Bock et moi, vu les ruminations pointilleuses que nous échangeons en courant. L'atavisme, c'est ce spleen héréditaire qui afflige le commun des mortels et le place devant un impératif ancestral : *creuse des tombes ou crève*. Peut-être est-ce pour sortir de l'impasse que nous courons ou écrivons.

9.

La mécanique du corps ne m'apparaît jamais aussi bien mise à l'épreuve que lors d'une course. À chaque foulée, les muscles du genou absorbent plus de trois fois la quantité d'énergie cinétique qu'ils produisent et, à l'inverse, ceux de la cheville produisent un peu moins de trois fois la quantité d'énergie qu'ils absorbent⁸. L'équilibre entre propulsion et absorption, inspiration et expiration, systole et diastole est perpétuellement compromis par le monde extérieur (le parcours, le temps, etc.). Voilà, si on veut, l'enjeu latent du jogging.

10.

Dans ce qui finit par avoir l'effet à la fois envoûtant et inquiétant d'un déracinement, les histoires de Raymond Bock ravivent avec force le mythe du pionnier, mais ce dernier y apparaît sous la forme d'un homme assommé par le poids du destin. Voilà une image qui convient bien à mon ami Bock, qui refuse à ses personnages tout idéalisme, tout romantisme tel qu'on pouvait en affubler le héros tragique du roman du terroir. Dans «*Peur pastel*», récit qui fait culminer la charge émotive, introspective et existentielle de la figure paternelle, l'auteur évoque le désœuvrement du pionnier et la résurgence d'un idéal communautaire subverti :

Mon fils est beau et le sera sûrement longtemps, en lui réside tout ce qui reste d'humain dans ce pays d'épluchures desséchées. [...] J'attends qu'en pleine nuit les cloches des dernières églises encore invendues se mettent à sonner pour rassembler ceux qui sauront encore ce que veut dire être ensemble. S'il est alors assez vieux et souhaite se mêler à l'assemblée, j'en bénirai mon fils, puis j'irai, avec qui voudra m'accompagner, survivre quelques mois, quelque part, probablement au Nord. (p. 68)

Dans cet extrait, Bock trouble la dialectique entre les mythes du Nord et de la Terre qui, selon Victor-Laurent Tremblay, structurent

8. David A. Winter, «*Moments of Force and Mechanical Power in Jogging*», *Journal of Biomechanics*, vol. 16, n° 1, 1983, p. 91-97.

l'imaginaire canadien-français : « le premier valorise la virilité d'un nomadisme aventureux en accord avec les forces de la nature, et ainsi la forêt et la chasse ; le second renvoie à la sédentarité et au féminin, en consacrant une communauté soumise entièrement aux forces morales d'une tradition terrienne⁹ ». Le fils de « *Peur pastel* » saura donc perpétuer cet héroïsme communautaire alors que son père représente une sorte d'aventurier déchu, qui choisira de s'isoler dans la nature moins pour l'affronter — cette bataille a déjà eu lieu — que pour s'y laisser disparaître, se faire avaler par le Nord, abandonner l'aventure. Le fils, lui, se rangera du côté de la communauté, du sédentarisme, plus par défaut que par soumission à des forces morales quelconques. Il le fera parce que c'est la norme, parce que, nous le devinons, son père l'a fait avant lui, et parce que c'est ce que font les fils : ils « portent la flamme¹⁰ ».

11.

L'éclaireur, dans le domaine militaire américain, est aussi nommé « scout ». Et il est dit que le général Custer comptait parmi ses éclaireurs, durant la guerre contre les Sioux, la mythique Calamity Jane. Figure de l'idéal immersif en ceci qu'il doit constamment reconnaître les spécificités changeantes de son milieu, le scout se transforme, chez Jarman, en recruteur ou en découvreur de talent (*talent scout*) qui arpente le continent pour convaincre des clubs de hockey d'inviter son propre fils à leur camp d'entraînement. L'ironie veut que le fils, joueur très prometteur aux yeux du père, se tanne du hockey. Le projet héréditaire tourne donc à vide, le scout échoue dans sa mission.

12.

Les préoccupations filiales sont au cœur d'*Atavismes*, dont le titre même marque l'aboutissement d'une réflexion sur ce qui constitue l'héritage national et familial. Il vaut la peine d'observer quelques-unes des figures paternelles qui tapissent le recueil, pour bien mettre en évidence les correspondances qui surgissent entre l'historique et l'intime.

9. Victor-Laurent Tremblay, « *Un dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy : rituel de virilité dans un monde féministe ! », dans Isabelle Boisclair (dir.), *Nouvelles masculinités (?) : l'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*, Montréal, Nota bene, 2008, p. 52.

10. Dans le roman postapocalyptique *La route*, de Cormac McCarthy, un homme demande à son fils de « porter la flamme ».

Il en est ainsi dans la nouvelle comique et troublante, aux forts accents ducharmiens, intitulée « Raton ». On y découvre le cocon tissé serré d'un bébé surnommé Raton et de ses parents assistés sociaux qui se nourrissent de télé, de bière et de sardines, dont le penchant contestataire est affaire d'héritage. Devant les *crosses* et *menteurs* qui gouvernent et peuplent le monde, le père fait figure de bouclier. Il protège sa lignée. Pourtant, le personnage narrateur considère la télé, organe premier s'il en est d'un *ils* manipulateur, comme son unique source d'information. Sans montrer au grand jour cette contradiction, il laisse s'installer petit à petit une paranoïa dirigée vers le monde extérieur ainsi qu'une vision cloîtrée de la vie familiale qui rendent le cocon toujours plus hermétique : « Moi quand Raton va être assez grand pour la regarder avec nous, je vais lui répéter de faire attention. Faut pas croire tout ce qu'on dit à la télé, dans les journaux, à l'école. Faut pas croire personne. » (p. 131) Or, si Raton finit effectivement par ne plus croire personne, s'il ne décolle pas de l'écran pour se mêler à la vie, la lignée s'éteindra à coup sûr.

Bock s'amuse à jouer avec les contradictions d'un paranoïaque peu lettré, et cela se traduit par un monologue désopilant où l'ignorance du narrateur et la spontanéité de son langage créent d'excellentes chutes. En plus de donner voix à un personnage plutôt miteux, l'auteur met en scène une hérédité qui, elle aussi, tourne à vide, où « les bébés gardent les vieux en vie plus longtemps », et où « c'est pas tout de s'occuper des bébés, y a un moment où il faut s'occuper des parents aussi, c'est l'ordre des choses ». (p. 130) Nul ne pourrait contredire ces affirmations appartenant à la sagesse populaire, mais Bock souligne à grands traits, non sans recul ironique, l'aspect statique ou circulaire de cette vision de l'hérédité, surtout lorsqu'elle va de pair avec un discours paranoïaque et protectionniste. Le père ici n'a d'importance que dans sa fonction de teneur de livres sans génie.

« Raton » apparaît alors comme le négatif de la nouvelle « Peur pastel », qui montre une jeune famille dont l'isolement semble tout aussi volontaire, mais relève moins d'une paranoïa désinformée que d'un doux nihilisme : « Nous squattons des terres volées, nos dollars sont des octets, chaque vestige mis au jour nous rappelle que ce que nous voyons, cette feuille entre nos mains, ces vêtements que nous portons, ces babioles, ces trésors, tout sera enseveli et délavé. » (p. 60) Peu à peu se constitue une terre vaine où les seuls objets faisant office d'héritage se trouvent dans une boîte que les protagonistes ont ramassée dans une ruelle; on y découvre les maigres

possessions d'une vieille dame décédée dans la solitude. Dans cette boîte, une série de quatre clichés que le narrateur prend la peine de décrire, laissant les référents les plus factuels — dates et lieux — faire office de récits familiaux : « Sept. 86. Moi — 67 ans — à côté du chalet. » (p. 66) Des aïeuls, il ne reste que des vestiges cryptiques, ce que Michel de Certeau décrit comme des « “éclats” de récit plantés autour des seuils obscurs de nos existences¹¹ ». Dans le fils, celui qui agit sur le père comme une « fenêtre sur ce monde verrouillé » (p. 61), réside tout espoir. Comme l'affirme la charmante Nancy de « Raton » au sujet des rapports intergénérationnels, le fils redonne en quelque sorte vie au père.

13.

« Je nous sais condamnés par les vapeurs d'asphalte, l'ubiquité du grand guignol et la victoire des chiffres sur les lettres. » Si, en lisant cette phrase déclamée par un des narrateurs d'*Atavismes*, j'ai peur de reconnaître les pointes de pessimisme qui peuvent parfois tous nous hanter, Raymond Bock y compris, ce dernier saurait sans doute admettre que l'écriture de ce livre représente une tentative de prendre le dessus, de faire perdurer quelque peu l'univers des lettres dans un monde de chiffres.

Le recueil s'ouvre sur une affirmation des plus programmatiques : « Pour moi, ça doit passer par les mots. » (p. 11) Il se clôt quelque deux cents pages plus loin avec un tout autre message : « Peine perdue. Les mots font autre chose. » (p. 229) Que se passe-t-il entre ces deux affirmations ? *Atavismes* met en scène le processus d'une désillusion : quand il s'agit de représenter le réel (historique, familial ou autre), les mots font inévitablement défaut. Roland Barthes explique que « chaque fois que l'écrivain trace un complexe de mots, c'est l'existence même de la Littérature qui est mise en question ; ce que la modernité donne à lire dans la pluralité de ses écritures, c'est l'impasse de sa propre Histoire¹². » Chez Bock, la réalité historique devient suspecte en ceci qu'elle dépend du langage et, plus fortement, de l'écriture.

Au risque d'employer une analogie quelque peu facile, j'ajouterais que l'écrivain se pose lui-même en une sorte de coureur des bois, franchissant l'espace sauvage pour ouvrir des sentiers à son lecteur, tout en connaissant très bien les périls qui l'y attendent.

11. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 184.

12. Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier, 1964, p. 54.

14.

La qualité première du coureur des bois, donc, c'est sa capacité de faire corps avec son environnement. Ça doit être le surplus d'oxygène dans mon sang, ou l'endorphine dans mon cerveau, mais il m'arrive de penser, au milieu d'une course, que nous sommes gigantesques, héroïques, par le simple fait de courir. Je me sens alors invincible. Bock et moi, nous courons en tant qu'hommes au diapason avec leur environnement. Nous courons comme nos pères et nos mères ont couru. Je me demande s'il entend aussi Spencer Krug chanter « *you are a runner and I am my father's son*¹³ » chaque fois qu'on amorce un nouveau trajet. Nous chaussons des Adidas, des New Balance, des Puma. L'été, nous courons en shorts et en t-shirts faits en tissus synthétiques. Nous utilisons le mot *gear* pour parler de nos vêtements parce que l'expression les rapproche plus de l'idée d'un équipement, d'une mécanique. *Gear* comme les vitesses d'une voiture. Et, dans le froid de février, nous suons, et notre sueur est plus réelle que n'importe quel syndrome du canal carpien qui nous guette à longueur de journée dans nos bureaux respectifs, devant nos portables et nos allongés doubles respectifs.

Bock s'y connaît mieux que moi en matière d'histoire, en matière de littérature, mais en matière de course à pied, nous sommes pareils. Nous modulons notre vitesse comme on fait du *fine-tuning*, nous connaissons nos *gears*, *man*, comme chaque fissure de l'asphalte du boulevard Gouin entre l'île Perry et l'île de la Visitation. Nous décidons de ralentir la cadence et nos machines respectives baissent de régime comme des moteurs allemands. En fin de parcours, nous nous serrons la main tout croche : à travers nos gants, nos doigts commencent à s'engourdir, mon dos est tout mouillé, et mes cuisses vont commencer à être crampées si je décide de remonter la côte de la rue Saint-Hubert jusque chez moi à la course. Alors j'endure le froid, comme un homme au diapason avec son milieu.

13. Wolf Parade, *You Are A Runner and I Am My Father's Son*, extrait de *Apologies to the Queen Mary*, Sub Pop Records, 2005.